

DESCENDRE DU CHEVAL POUR CUEILLIR DES FLEURS



© Hélène Harder

Création décembre 2018

Compagnie Sans la nommer

Écriture et mise en scène · Fanny Gayard

Écriture et jeu · Rose Guégan · Jana Klein · Camille Plocki

Lumières et régie générale · Thibault Lecaillon

Conception et fabrication du décor · Joël Assié & les élèves du CFA L'EA de Gennevilliers

Costumes · Julie Dhomps

Son · Didier Léglise

Production · Compagnie Sans la nommer

Coproduction · Collectif 12 à Mantes-la-Jolie · Ville de Gennevilliers

Avec l'aide à la création du Ministère de la Culture et de la Communication – DRAC Île-de-France et le soutien de la SPEDIDAM

Partenariats et soutiens · L'Atelier du Plateau à Paris · Le Bureau 3 à la Générale à Paris · Studio Théâtre de Charenton (STC) · Réseau RAVIV · Studios de Virecourt-Cie MAPS · Anis Gras, le lieu de l'autre à Arcueil · Chapiteau de la Fontaine aux images à Clichy-sous-Bois · Centquatre à Paris · MJC de Colombes · CFA L'EA de Gennevilliers · Théâtre Studio d'Alfortville



Après *Usine vivante* et *Maothologie*, *Descendre du cheval pour cueillir des fleurs* est le dernier volet d'une recherche théâtrale de la Compagnie Sans la nommer sur la transmission des cultures ouvrières entre les générations.

Descendre du cheval pour cueillir des fleurs vient conclure "ce cycle ouvrier" avec les trajectoires de trois sœurs imaginées à partir d'une collecte de témoignages d'enfants d'ouvrier.e.s.

Que reste-t-il de la classe ouvrière dans les vies et les consciences de ses enfants ? Où se place l'héritage ouvrier ? Comment s'opère cette transmission ? Et où est-ce que ça coince ?

2020/2021

24 et 25 novembre à 20h30 > L'Etoile du Nord, Paris (75, 18^{ème} arr.)
dates annulées

2019/2020

9 au 19 octobre (relâche le 13) > Théâtre-Studio, Alfortville (94)
23 novembre > Maison du développement culturel, Gennevilliers (92)
18 janvier > Espace culturel de la Pointe de Caux, Gonfreville L'Orcher (76)

2018/2019

29, 30 novembre, 1er décembre > Collectif 12, Mantes-la-Jolie (78)
13 et 14 décembre, 15 décembre > MDC, Gennevilliers (92)
7, 8 et 9 mars > L'Atelier du plateau, Paris (75)
15 et 16 mars > Anis Gras, Arcueil (94)
17 mai > Chapiteau de la fontaine aux images, Clichy-Sous-Bois (93)

Durée 1h30 · dès 14 ans



© Bellamy

Note de mise en scène

« Le fait, justement, de ne plus avoir de traces de ce qu'ont fait nos pères, fait que nous les enfants nous nous interrogeons et que d'une certaine manière on a des lacunes, il nous manque des choses. On a le sentiment d'être des enfants manqués, qu'il manque quelque chose. »

Extrait d'un entretien réalisé en mai 2015

Du document

Comme toute mémoire, celle des enfants d'ouvrier-e-s interrogé-e-s est trouée. Mais plus qu'ailleurs, dans les témoignages collectés, des manques s'expriment. L'absence de mots : quand on est enfants d'ouvrier-e, « c'est comme ça », « on n'en parle pas ». L'absence d'information : on ne voit et on ne sait pas le travail des parents mais il conditionne le quotidien. Et l'ancrage dans une identité sociale toujours fuyante parce qu'il faut faire mieux que les parents.

Il y a souvent peu de biens matériels en héritage mais de nombreuses images de moments précis du quotidien restent gravées, des sensations de vertige provoquées par la vision enfantine des gigantesques espaces industriels apparaissent, des objets du travail en usine refont surface, des façons d'être, de se tenir, de se taire, d'espérer. Ces paroles sont des territoires à parcourir dans lesquels nous nous sommes frayé-e-s un chemin.

À la fiction

Cette histoire se passe après la disparition prématurée d'un couple d'ouvriers mais cette histoire ne parle pas de deuil. Cette histoire met en présence trois femmes de vingt, trente et quarante ans mais ne parle pas de maternité. Comme chez Tchekhov, il n'est jamais question d'enfants mais d'adultes qui redeviennent des enfants. Ça parle de mémoire, de transmission et de l'oubli.

C'est l'automne. Une maison en bord de Seine, quelques cartons, la table familiale et trois sœurs. Toutes les trois réunies dans la maison, ça n'arrive jamais. Peut-être qu'il faut tout nettoyer pour la visite. Vider la maison pour la vendre, peut-être.

Mais dans les cartons et dans les tiroirs bringuebalants, des choses vont ressortir.

Comme dans les enquêtes policières, il y a un danger dans la cave alors personne ne veut y aller. L'Aînée va s'y coller. Le début de la pièce, c'est l'histoire de son retour. Le père ne parlait pas. On ne sait pas si c'est un héros ou un salaud mai il lui a laissé une preuve dans le tiroir qu'il n'a pas fait que subir. La mère, on n'en parle pas beaucoup. Peut-être qu'on va en parler plus à la fin.

La Cadette, ouvrière comme eux, les a dans la peau. Elle est restée ici. Comme si elle avait passé toute sa vie à empêcher les tiroirs de tomber. Tenir. Mais il y a quelque chose qui coince. Son bras ne tient qu'à un fil. Trouble musculo-squelettique qu'ils ont dit. Sa résistance c'est tout ce qu'elle a se dit-elle. Alors elle doit faire un choix, y réfléchir. Et que ça sorte enfin.

Il va falloir tout expliquer à la Benjamine. Elle veut tout savoir, conserver la mémoire et rassembler les traces d'une existence. Il semble qu'elle n'ait rien vu. Par analogie, la Benjamine raconte notre démarche de création : elle cherche à reconstruire le puzzle familial mais ne tombe que sur les pièces manquantes.

Une écriture puzzle

Comme dans le travail de mémoire, la structure du spectacle opère par glissements successifs, nous transportant tour à tour dans différents lieux et différentes époques. Les scènes s'emboîtent les unes dans les autres dans une logique sensible d'associations d'idées induite par le matériau matriciel, la parole.

Un espace métonymique, une table et quatre chaises pour la maison, emprunte le même fonctionnement. Construite comme un puzzle, cette table constitue un véritable dispositif de jeu qui se métamorphose au fil des scènes. Qu'elle soit la préfiguration d'un cercueil, une marchandise-témoin d'un cours d'économie marxiste, un établi d'usine ou l'estrade d'un meeting syndical, la table est le support des investigations des trois sœurs.

A la fin, chargé d'objets et de matière en tout genre ramenant du mouvement et des possibles, cet îlot central se fait espace d'exposition, un lieu commun de la mémoire ouvrière.



© Camille Ulrich

Mettre en scène la mémoire ouvrière, la marotte de Fanny Gayard

Dernier volet d'une trilogie consacrée à la mémoire ouvrière, "Descendre du cheval pour cueillir des fleurs" confirme Fanny Gayard en metteur en scène à suivre de près.

A la tête de la Compagnie Sans la nommer avec ses acolytes Rose Guégan et Cédric Lansade, Fanny Gayard mène depuis plusieurs années, avec une conviction fédératrice et un enthousiasme communicatif, une recherche théâtrale exigeante et ardente sur la mémoire ouvrière et sa transmission. Avec "Descendre du cheval pour cueillir des fleurs", elle boucle avec maestria une trilogie sur le sujet et aborde pour la première fois la forme fictionnelle quand les deux précédentes créations, "Maothologie" et "Usine Vivante" posaient l'énonciation de la parole à l'endroit du "vrai" dans une démarche documentaire apparente et assumée. Le réel était au coeur de ces deux spectacles concis et percutants, il en était la source, révélant sa portée historique autant qu'intime.

Contrairement aux deux premiers volets, les témoignages collectés pour la dernière pierre de l'édifice, ont ici été assimilés par la fiction conçue collectivement par la metteur en scène et ses trois comédiennes, parties prenantes de l'élaboration du récit (Rose Guégan, Jana Klein et Camille Plocki). Les trois actrices portent le spectacle avec une flamme vigoureuse et émouvante, et chacune existe puissamment dans le trio de soeurs qu'elles façonnent. Tchekhov est loin, malgré la référence qui pourrait faire croire à une filiation. Aucune de ces femmes n'est à la merci de son mari, aucune n'est passive et dans l'attente d'un avenir meilleur, aucune n'a le coeur en berne. C'est autre chose qui se joue sur ce plateau habillé d'une table et de quelques chaises pour tout mobilier. Ce n'est pas une histoire de sentiments, c'est une affaire de mémoire qui parcourt la pièce, et sur le fond et sur la forme, puisque ce que creuse et questionne avec obstination Fanny Gayard c'est cette zone de trouble et de trous dans la transmission de la condition ouvrière, du vécu ouvrier, et pour ce faire, elle construit son spectacle, dans sa structure narrative-même, sur le fonctionnement aléatoire de la mémoire qui ramène et ravive scènes et sensations du passé par vagues, au gré d'un paysage, d'un objet

retrouvé, d'une conversation.

Chacune à sa façon, les trois soeurs, en revenant sur le lieu de leur enfance, dans la maison-mère qui fait toujours face à l'usine désormais démantelée où le père sacrifia sa santé comme tant d'autres, font un chemin personnel vers leurs origines, leur propre histoire, celle de la génération précédente. Au gré d'une malle récupérée à la cave, de photos dénichées dans un tiroir, de la voisine qu'on cuisine, ou d'une douleur qui surgit dans le corps à l'improviste, les souvenirs remontent à la surface et la voix des absents, des fantômes, s'incarne en creux dans la présence bien concrète des trois femmes. La grande Histoire se glisse dans la partie, la célèbre photo de Willy Ronis (celle de la déléguée syndicale Rose Zehner pendant une grève chez Citroën-Javel en 1938), l'expérience d'autogestion chez Lipp, la reprise du travail aux usines Wonder en 1968... La mythologie ouvrière, le sentiment communautaire, la solidarité des travailleurs autant que la réalité des tâches aliénantes qui entament l'intégrité physique de l'employé, les conditions de travail, la conscience de classe encrassante mais aussi la transgression de classe vécue avec tout le poids de la culpabilité par l'une des filles (on retrouve d'ailleurs à ce sujet des problématiques très présentes dans le roman d'Edouard Louis "En finir avec Eddy Bellegueule"), tous ces angles d'approche se télescopent, rebondissent, interagissent, au gré d'une narration diffractée, menée avec fluidité et dynamisme.

La circulation de la parole, la pluralité d'espaces et de temporalités convoqués sous nos yeux en un seul lieu, autour de cette table en bois solide et tangible qui participe pleinement de la dramaturgie du spectacle, tout concourt à raviver la mémoire d'un monde en déclin. Et si les témoignages et anecdotes glanés au fil des interviews en amont du plateau sont le socle du spectacle, la moelle de sa trame, le corps y est aussi passeur via l'interprétation remarquable de Rose Guégan, dont la gestuelle nous dit encore plus que les mots. La comédienne semble avoir incorporé physiquement cette matière première pour nous la rendre dans la densité de tout son corps compact et tendu, dégageant autant de puissance que de souffrance. On est soufflé par sa prestation qui ne fait pas d'ombre pour autant aux deux autres comédiennes qui trouvent chacune une autre couleur d'énergie pour caractériser sans caricature leur personnage. Toutes, elles brillent de justesse et d'un soleil intérieur qui irradie le spectacle.

Par Marie Plantin, publié le 11/03/2019

<http://www.pariscope.fr/base/mettre-en-scene-la-memoire-ouvriere-la-marotte-de-fanny-gayard>

la terrasse

"La culture est une résistance à la distraction" Pasolini

THÉÂTRE - CRITIQUE

Descendre du cheval pour cueillir des fleurs texte et mise en scène de Fanny Gayard avec Rose Guégan, Jana Klein et Camille Plocki

Rose Guégan, Jana Klein et Camille Plocki interprètent les paroles ouvrières qu'elles ont recueillies et composent un mémorial poignant pour les sans-dents, les sans-voix, les damnés et les privés de la terre...

Enfances de classe, magistral ouvrage dirigé par Bernard Lahire et sorti en cette rentrée, le démontre avec une force implacable : dès l'enfance, certains sont soutenus par une chance qu'ils sauront transformer en don alors que d'autres, privés des conditions culturelles et sociales de la réussite, demeureront sans doute dans la catégorie des manquants. D'Annie Ernaux à Stéphanie Chaillou, tout a déjà été dit de ces vies minuscules dont ceux qui les subissent conservent les stigmates, à l'instar des trois personnages de la fiction imaginée par Fanny Gayard et interprétée par Rose Guégan, Jana Klein et Camille Plocki. Trois sœurs, réunies dans leur maison d'enfance pour la vendre après la mort des parents, tentent de faire le bilan de leur maigre héritage matériel et du silence testamentaire de leur classe d'origine. L'aînée a réussi à s'élever socialement ; la cadette est demeurée ouvrière comme les parents (l'école n'a pas su soutenir ses rêves créatifs, trop ambitieux pour son milieu) ; la benjamine a choisi le pas de côté plutôt que le bond en avant. Elles se retrouvent à l'enterrement d'une vie, d'une enfance et d'une classe sociale, et fouillent dans les gravats de la mémoire.

Classe en soi, classe pour soi...

Cette fiction, qui puise au fonds marxiste et emprunte à l'analyse sociologique, choisit

un titre en hommage à Mao tout en revendiquant sa filiation tchekhovienne : Macha, Olga et Irina n'iront jamais à Moscou... Leur enfance est perdue dans l'oubli puisqu'elle a d'emblée été dépourvue des mots qui définissent, élucident et consolent. Seuls les membres de la classe pour soi ont conscience d'une appartenance commune et sont capables de défendre leurs intérêts propres. Mais, pour ce faire, il leur faut en passer par le travail d'analyse que mènent ici les trois sœurs et que métaphorise l'analyse chimique de la terre de la cave, porteuse des substances qui ont assassiné le père. Sans ce travail, on ne parvient jamais à s'extirper de ses origines : on a beau faire, rêver, batailler, on a beau se déguiser en un autre, on ne sait pas marcher en escarpins et on garde toujours sur le dos la veste du père ouvrier et la honte ou la colère de ceux qui subissent. Remarquable travail d'incarnation : Rose Guégan, Jana Klein et Camille Plocki campent trois femmes dont les corps disent mieux qu'elles-mêmes ce qu'elles sont devenues ou demeurées. La mise en scène, autour de la table à manger transformée en plateau d'enquête, ménage habilement le passage entre les scènes. Porté par des comédiennes intenses, ce spectacle est un habile plaidoyer pour la conscientisation indispensable à la révolution !

Catherine Robert, La Terrasse, 13 octobre
2019

<https://www.journal-laterrasse.fr/descendre-du-cheval-pour-cueillir-des-fleurs-texte-et-mise-en-scene-de-fanny-gayard-avec-rose-guegan-jana-klein-et-camille-plocki/>

L'équipe

Fanny Gayard metteuse en scène

Après un parcours universitaire en licence et master d'arts du spectacle, elle intègre le master professionnel «Mise en scène et dramaturgie» à l'université de Nanterre (2011-2013). Elle se forme aux côtés de David Lescot, Jean Jourdheuil, François Rancillac, Aurélia Guillet, Michel Cerda, Philippe Adrien, Dominique Boissel, Micheline et Lucien Attoun... Sa démarche artistique interroge la mise en fiction du réel et la place du témoignage au théâtre à travers différentes formes d'écriture de plateau. Parallèlement à ses études, de 2007 à 2013, elle monte plusieurs pièces (F. Arrabal, L. R. Sanchez, P. Weiss, Horvath...) avec Naïma Hammami dans la Cie Teatro Armado. Depuis 2013, avec de la Cie Sans la nommer, elle met en scène plusieurs spectacles à partir de paroles ouvrières : *Des bus, des obus, des syndicalistes, Usine vivante, Maothologie* qu'elle écrit et interprète, et dernièrement *Descendre du cheval pour cueillir des fleurs*. Avec le créateur sonore Laurent Sellier, elle participe à la réalisation du parcours sonore *Walking with Patti Smith - Voyages à Charleville* (CESARE, Reims). Elle a été assistante à la mise en scène de Barbara Bouley-Franchitti, Frédéric Mauvignier alias Moreau et Bertrand Bossard. Elle collabore avec L'Encyclopédie de la Parole sur la tournée de *blablabla* (Emmanuel Lafon) et la création des *Jukebox* en Ile-de-France (Elise Simonet-Joris Lacoste).

Rose Guégan comédienne

Admise en 2005 au Conservatoire du VIII^e arrondissement de Paris, elle travaille sous la direction d'Elisabeth Tamaris. En 2010, elle intègre la Cie Teatro armado et joue dans les spectacles mis en scène par Fanny Gayard et Naïma Hammami. En 2013, elle participe à la création de la Compagnie Sans Nommer, avec laquelle elle joue dans les spectacles *Usine vivante, Déjà c'est beau* et *Descendre du cheval pour cueillir des fleurs*. En 2013 et 2014, elle assiste Sarah Harper (Cie Fiches théâtre urbain) sur le projet *Shakespeare au Luth !* et *We are going to mars* à Gennevilliers. Elle joue dans une visite théâtralisée de la Seine musicale à Boulogne-Billancourt sous la direction de David Farjon (Cie Légendes urbaines). Elle participe en 2018 à un atelier de recherche de Joël Pommerat sur l'enfance. Depuis 2013, elle anime plusieurs ateliers en Île-de-France, en milieu scolaire, dans des structures culturelles et en milieu carcéral. En 2020/2021, elle assiste Colyne Morange (Stomach company) sur la création d'*Oedipe you mother fucker !* au TU de Nantes.

Jana Klein comédienne

Jana Klein est comédienne et dramaturge. Après une scolarité et des études universitaires en Allemagne, elle se forme à Paris chez Véronique Nordey, ainsi qu'en chant au Roy Hart Theatre et en stage auprès de Jean-Michel Rabeux, Haïm Issacs, Patricia Sterlin, Jordan Beswick... Après de nombreuses créations collectives et performances en France, Allemagne et en Europe de L'Est, elle travaille notamment sous la direction de Vincent Ecrepont, Frédéric Mauvignier, Perrine Mornay, Patrick Verschueren, Camille Davin, Jean-Marc Musial... Pendant quatre ans, elle sera auteure-interprète du groupe de rock General Bye Bye, en tournée en France et à l'étranger. Elle tourne notamment avec les réalisateurs Mikaël Rabetrano, Nicolas Roche, Julien Charpier et le vidéaste Michel Lascault. En 2015 et 2016, elle tient les rôles principaux du long-métrage *Voyages* de la réalisatrice allemande Johanna Pauline Maier et de la série *Soul Pain* du réalisateur macédonien Jani Bojadzi. Comme dramaturge et auteure-interprète, elle travaille régulièrement avec le chorégraphe Philippe Ménard [Cie pm] et le metteur en scène Stéphane Schoukroun [Cie (S)-vrai].

Avec le metteur en scène Frédéric Deslias et l'auteur de SF Norbert Merjagnan, elle crée *Exoterritoires*, performance immersive en combinaison spatiale. Actuellement, ils travaillent sur une création autour du prochain roman d'Alain Damasio. Interpellée par la vivacité avec laquelle Fanny Gayard questionne sans relâche nos engagements et notre positionnement face à l'Histoire, Jana rejoint la Compagnie Sans la nommer en 2014 comme dramaturge et interprète.

Thibault Lecaillon lumières et régie générale

Thibault se forme aux métiers des techniques du spectacle vivant à l'école Klaxon Rouge et à celui de comédien au Studio de Formation Théâtrale de Vitry-sur-Seine. Il tient le rôle-titre dans *Ruy Blas* (Bouffon Théâtre/Christian Pellissier), et joue dans la pièce *Paradise* de Daniel Keene (compagnie Les Oiseaux de Nuit). Il est assistant, régisseur et machiniste sur les spectacles et tournées du metteur en scène Thibault Rossigneux depuis 2013 (compagnie Les Sens des Mots). Il participe notamment aux créations de *Corps Étrangers* de Stéphanie Marchais (La Tempête, 2014) et *Une famille aimante mérite de faire un vrai repas* de Julie Aminthe (Monfort Théâtre, 2016) ainsi qu'à la série théâtrale *Réduit*. Il entame une collaboration artistique avec la metteuse en scène Fanny Gayard de la Compagnie Sans la nommer dont il assure la régie générale et crée les lumières de *Maothologie*, et de la reprise d'*Usine vivante*. Depuis avril 2016 il collabore régulièrement avec le Théâtre La Boussole (Paris) pour accueillir les spectacles et assurer les régies. En 2017 il crée sa propre compagnie, La Machine qui Rêve, et initie le projet *Chroniques*, sa première mise en scène (en collaboration avec Framboise d'Ortoli).

Camille Plocki comédienne

Camille Plocki est comédienne et chanteuse. Après un baccalauréat littéraire, elle suit des cours d'art dramatique à l'école Jean Périmony, ainsi qu'une formation avec Valentina Fago, ancienne élève de Luca Ronconi. Elle entre en 2011 à l'école du Jeu dont elle sort diplômée deux ans plus tard pour intégrer la promotion 2016 du Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. Elle y suit l'enseignement de metteurs en scène tels que Georges Lavaudant, Daniel Mesguich, Matthias Langhoff, Xavier Gallais... En 2015, elle joue dans *Paris nous appartient*, d'Olivier Coulon Jablonka. En 2017, elle joue au théâtre national de la Colline dans la pièce *Lourdes*, mise en scène par son camarade de promotion Paul Toucang, et interprète *Antigone* de Sophocle, mis en scène par Christine Berg. Elle chante régulièrement pour le collectif Catastrophe, ainsi qu'au Hall de la chanson, théâtre dédié au patrimoine de la chanson française. Elle se forme au chant lyrique depuis 2010 avec différents professeurs, dont Veronique Dietschy pendant deux ans.

Compagnie Sans la nommer

Co-animée depuis sa création en 2013 par Fanny Gayard, metteuse en scène, Rose Guégan, comédienne et Cédric L, amateur de théâtre, la Compagnie Sans la nommer cultive une démarche théâtrale documentée qui s'invente dans un rapport étroit avec les réalités de territoires (villes, quartiers, lieux de travail...).

Ses recherches interrogent l'articulation entre des mythes sociaux-politiques qui fondent une mémoire collective et les réalités de vécus individuels. Chaque forme artistique s'écrit et s'invente sur la base de collectes (documents, témoignages) dont il s'agit d'élucider la dramaturgie interne.

Avec Des bus, des obus, des syndicalistes, son premier spectacle présenté hors-les-murs dès 2013, le lieu de l'usine devient le fil conducteur des premiers travaux de la compagnie. Entre 2014 et 2018, elle crée une trilogie autour de la transmission des cultures ouvrières entre les générations : *Usine vivante*, *Maothologie* et *Descendre du cheval pour cueillir des fleurs*.

Née de la rencontre avec la journaliste Elsa Sabado et la scénographe Carine Ravaud, *Des nénuphars dans les poumons*, une enquête théâtrale sur l'amiante, est présentée hors-les-murs au cours de la saison 2020/2021.

Projet 89, est la nouvelle création de la compagnie prévue en 2021/2022. On y trace des parcours imaginaires de 1989, une année de rupture historique mondiale.

Depuis sa création la compagnie propose de nombreuses actions artistiques en Ile-de-France autour de ses spectacles. Elle est soutenue par la ville de Gennevilliers et L'Atelier du Plateau à Paris. Depuis septembre 2017, elle est associée au Collectif 12, fabrique artistique de Mantes-la-Jolie. Cette saison 2020/2021, elle participe à la coordination du Pôle Ressources et accompagnement du Collectif 12 avec l'équipe du lieu, le Groupe T et le bureau d'accompagnement L'Œil écoute.



© Hélène Harder

Conditions en tournée

- > 5 personnes : 1 metteure en scène, 1 régisseur, 3 comédiennes
- > 3 services de montage et réglages techniques avec pré-montage : 1 journée la veille de la représentation du soir + 1 matinée le jour de la représentation du soir
- > démontage à l'issue de la représentation : 1 service
- > dispositif frontal · fiche technique et plan de feux sur demande
- > à partir de 14 ans · rencontres possibles avec des groupes en amont
- > bord plateau possible
- > prix de cession sur demande

Contact artistique

Fanny Gayard
06 24 15 60 78
ciesanslanommer@gmail.com

Contact de production

Vincent Larmet
06 47 25 30 44
prod.ciesanslanommer@gmail.com

Compagnie Sans la nommer · 1 rue Georges · 92230 Gennevilliers
www.compagniesanslanommer.com